



**HAL**  
open science

**Lecture de Frédéric Barbe: "Dead cities", de Mike Davis, Paris, Les Prairies ordinaires, collection " penser/croiser ", 200, 138 p. [2002, the New Press]**

Frédéric Barbe

► **To cite this version:**

Frédéric Barbe. Lecture de Frédéric Barbe: "Dead cities", de Mike Davis, Paris, Les Prairies ordinaires, collection " penser/croiser ", 200, 138 p. [2002, the New Press]. Lieux Communs - Les Cahiers du LAUA, 2010, Espaces témoins, 13, pp.227-229. hal-02868968

**HAL Id: hal-02868968**

**<https://hal.science/hal-02868968>**

Submitted on 15 Jun 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

*Dead cities*, de Mike Davis, 2009, éditions *Les Prairies ordinaires*, collection « penser/croiser » [2002, the New Press].

Par Frédéric Barbe, géographe, Université de Nantes  
Lieux communs n° 13, 2010

*Mike Davis (born 1946) is an American social commentator, urban theorist, historian, and political activist. He is best known for his investigations of power and social class in his native Southern California. [...] Born in Fontana, California and raised in El Cajon, California, Davis' education was punctuated by stints as a meat cutter, truck driver, and a Students for a Democratic Society (SDS) activist.*

[extrait du Wikipédia anglo-saxon]

Via wikipédia, Mike Davis se présente à nous comme un universitaire californien, activiste et atypique. Par contraste, l'abondante production [une vingtaine d'essais, de nombreux articles et de la fiction] et le succès public de plusieurs textes, dont ceux sur Los Angeles, témoignent de sa reconnaissance aux Etats-Unis et ailleurs dans le monde. En France, il compte neuf traductions depuis 2003, notamment aux éditions *La Découverte* (4) et aux *Prairies ordinaires* (3). *Dead cities* est publié en 2002 aux éditions *The New Press* à New York (c'est la fameuse maison d'édition créée en 1990 par André Schiffrin, *a not-for-profit publishing house with titles on educational, cultural, ethnic, and community subjects*, dont on consultera avec intérêt le catalogue - <http://www.thenewpress.com>). Traduit en 2009 aux *Prairies ordinaires*, *Dead cities* est publié dans une collection de textes étrangers (principalement nord-américains), dirigée par François Cusset, historien et ancien directeur du bureau français du livre de New York, et Rémy Toulouse, fondateur des *Prairies ordinaires*, une maison indépendante créée en 2005. On voit ici que le livre et son auteur ne peuvent être tout à fait dissociés d'un certain réseau éditorial, dit du marché restreint, en recréation depuis les années 1990.

*Dead cities* est un petit livre (138 pages), de ceux qu'on emmène facilement avec soi pour lire dans les lieux. Le texte à la construction un peu baroque met en scène, dans trois parties bien dissociées et de longueur inégale, la question de la relation des habitants à la ville dans des situations où sont en jeu à la fois la destruction de la forme urbaine elle-même et la place de la nature dans celle-ci : la préparation techno-scientifique de la destruction du Berlin ouvrier par l'armée américaine dans le désert de l'Utah pendant la seconde guerre mondiale, le devenir de New York après les attentats de 2001, au sein même d'une économie de la peur mettant en péril la centralité urbaine, enfin, un éloge de l'écologie urbaine, de la dialectique homme-nature envisagée dans la dynamique urbaine, aux différentes échelles, à partir d'un matériau peu connu en France de fictions d'anticipation portant sur deux grandes métropoles occidentales (Londres, San Francisco) et de l'écologie des villes bombardées de la seconde guerre mondiale et des ghettos nord-américains des années 70.

*Le cadavre berlinois dans le placard de l'Utah* décrit le processus de reconstitution d'un modèle réduit exact d'un quartier populaire berlinois et la recherche des meilleures manières de détruire ces *Mietskasernen* par un bombardement incendiaire d'un nouveau type. Une recherche parallèle concerne les villes japonaises. Il s'agit également de faire retour sur les stratégies militaires et de décrire la convergence progressive entre les bombardements de précision prônés initialement par l'état-major américain et les *bombardements de zone* britanniques sur la population civile, à partir de 1942. Culminant, en février 1945, dans le bombardement de Dresde, une ville peu touchée jusqu'alors par les bombardements, remplie de réfugiés, de travailleurs forcés et de prisonniers de guerre, ce glissement progressif vers la terreur aérienne est mené à grand pas sur l'espace urbain allemand, mais bien plus encore sur les villes japonaises. *Le Village allemand est la douleur secrète de Berlin qui sourd dans le silence contaminé du désert de l'Utah* (page 37).

*Les flammes de New York* débute par des extraits de *La guerre dans les airs* de H.G. Wells (1907).

New York, ville belliciste et nationaliste, y est détruite par un bombardement de zeppelins allemands. Quelques années plus tard, c'est la poésie de Federico Garcia Lorca, observateur stupéfait de la crise de 1929 à Manhattan, qui semble décrire un futur 11-septembre. Selon Davis, les *Fear Studies*, traçant la montée récente des fictions sociales ou médiatiques de la peur, précèdent la destruction des tours jumelles. La question devient alors celle de la mise en scène. Comment distinguer la fiction du réel, quand tout s'entremêle et que se durcit, peu à peu, *le sentiment permanent que l'espace urbain est un Ground Zero en puissance* (page 49). En revenant également sur l'esthétique expressionniste des années 1910 et 20, c'est se demander d'où vient cette peur urbaine, cet effroi des grandes métropoles. Selon Davis, par opposition avec la fragilité et l'adaptation permanente des villes pré-capitalistes, le développement métropolitain contemporain, parce qu'il proclame la maîtrise totale de la science de l'ingénieur sur la nature et, en même temps, aperçoit la fragilité grandissante d'un système urbain de plus en plus complexe, est la source de la peur elle-même. La ville est dangereuse parce qu'elle domine la nature plus qu'elle ne coopère avec elle. Mais la réponse sécuritaire à cette angoisse urbaine se constitue ailleurs, dans les concepts de tolérance zéro et d'éradication du crime et de la déviance d'abord, en accroissant la ségrégation urbaine, dans le contrôle social post-11-septembre ensuite, en générant une nouvelle ère d'objets techniques et de pratiques policières organisées sur le mode du partenariat public-privé.

*Villes mortes : une histoire naturelle* constitue le troisième essai de l'ouvrage. S'inscrivant dans la perspective méta-naturaliste [comme, par exemple, la *Revue internationale des livres et des idées*, qui titre en janvier 2010 : *Bienvenue dans l'anthropocène, l'espèce humaine est devenue une force géologique*], Davis pose la question de la résistance de la nature à l'ordre urbain et celle du contrôle urbain de la nature *jugé en dernière instance illusoire* (page 74), problématique évidemment envisagée aux différentes échelles des systèmes urbains. Appelant à un renouveau de l'écologie urbaine, à une approche systémique et pragmatique, Davis critique la science parcellisée de l'ingénieur. En bouclant son livre, il emboîte des fictions d'apocalypse post-urbaine d'avant 1945 [baie de San Francisco, agglomération londonienne] et les travaux portant sur un nouveau cycle végétal dans les villes bombardées de la seconde guerre mondiale ou encore les ghettos étatsuniens abandonnés par les pouvoirs publics au milieu des années 1970 et victimes de véritables *tempêtes de feu* urbain - ou encore la ville évacuée de Pripjat. C'est la naissance de l'écologie rudérale (des ruines et des friches). Dans cette diversité de la Catastrophe, la fiction de la métropole toxique de la fin du 19<sup>ème</sup> vaincue par la nature (explosion végétale, reforestation, forte évolution spécifique de la faune sauvage et anciennement domestique...) rejoint les intérêts des botanistes contemporains pour les fluctuations de la nature en ville, à des moments critiques. Cinquante ans d'expériences rudérales urbaines mettent en relief, au sein de cette « Nature II », des espèces totémiques, comme *Buddleia davidii*, arbuste d'origine himalayenne capable de casser le béton et l'acier, bien présent dans nos friches nantaises, ou *les fleurs de feu*, dont la roquette, le séneçon luisant ou l'épilobe, pionnières des zones bombardées ou brûlées, dont elles se servent comme tremplin pour envahir toute la métropole. Cette « Nature II » expérimente, de manière inédite, des regains de biodiversité et des proximités végétales inattendues dans ces oasis biologiques, que sont les friches urbaines.

Le triptyque de Mike Davis invite le lecteur à s'immerger dans la botanique et la dynamique végétale en ville – un des modes d'attention au paysage vernaculaire –, mais dans leur interaction avec le spatial et le social. Il s'agit de penser les deux dynamiques, végétale et sociale, comme condition partagée de la forme urbaine et de sa représentation. Dans cette dynamique complexe, le marxiste-environnementaliste qu'est Mike Davis ferait sans doute sienne, à ce stade, la formule de Gilles Clément : le plus avec et le moins contre.